

Femmes, entreprises et identités professionnelles : l'exemple du Congo- Brazzaville

Par : Régine TCHICAYA- OBOA

Introduction

Les travaux et recherches sociologiques sur les identités, notamment sur les identités professionnelles sont nombreux. Mot fluide, selon Rogers Brubaker, écartelé entre une approche essentialiste et une approche constructiviste, le terme « identité » est, à la fois, une catégorie d'analyse et une catégorie de pratique. En tant que catégorie de pratique, le terme est utilisé non seulement, par les acteurs « profanes », dit-il, dans « certaines situations quotidiennes pour rendre compte d'eux-mêmes, de leurs activités, de ce qu'ils ont en commun avec les autres et de ce en quoi ils en diffèrent »; le terme est utilisé également par les leaders politiques pour « persuader les gens de se comprendre, eux, leurs intérêts et leurs difficultés, d'une certaine manière, pour persuader (en vue de certaines fins) certaines personnes qu'elles sont identiques » entre elles en même temps que différentes d'autres personnes, et pour canaliser, tout en la justifiant, l'action collective dans une certaine direction ».³⁶⁴

En abordant cette thématique sur les identités professionnelles, nous sommes partis de notre travail de terrain sur les femmes créatrices d'entreprises en nous posant la question de savoir, comment elles se représentaient cette identité ? Pour répondre à cette question il nous a paru nécessaire de définir ce que nous entendons par identités professionnelles et de confronter cette définition aux représentations que les femmes se font de leurs activités respectives. Pour ce faire, nous nous sommes appuyés d'abord sur la définition de Renaud Sainsaulieu sur « l'identité au travail » et celle de Claude Dubar sur les « identités sociales et professionnelles ». Cette démarche va nous emmener ensuite, à resituer la femme congolaise dans sa dimension culturelle afin d'apprécier l'expression subjective et individuelle de ses différentes représentations du travail, à travers son engagement dans la micro-entreprise. Ces représentations dont nous retranscrivons ici les extraits d'entretiens, résultat d'une enquête de terrain, témoignent de conceptions du travail marquées par une socialisation et des trajectoires professionnelles très spécifiques.

³⁶⁴ Rogers Brubaker, Au-delà de l'identité, in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales n°139. L'exception américaine 2*, Paris, Editions de minuit, septembre 2001, pp. 66-85.

1- L'identité au travail

Pour définir l'identité au travail, nous allons partir de la définition du psychanalyste EH. Erikson mentionné par R. Sainsaulieu dans son ouvrage intitulé : *L'identité au travail*. Il précise à ce propos que le sentiment d'identité est « un sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle et d'une continuité temporelle ». « Envisagée sous un aspect subjectif, l'identité du moi est la perception du fait qu'il y a une similitude avec soi-même et une continuité jusque dans les procédés de synthèse du moi, ce qui constitue le style d'individualité d'une personne »³⁶⁵. « L'identité implique deux dimensions : celle de l'ipséité (sameness), où le moi demeure fondamentalement le même à travers les changements de l'existence historique, et la dimension d'une expérience dynamique entre l'individu et les autres qui font partie de son environnement³⁶⁶ ».

Cette conception de la dualité du social est également reprise par C. Dubar dans son ouvrage intitulé *La socialisation : Construction des identités sociales et professionnelles*, chapitre V, « Pour une théorie sociologique de l'identité »³⁶⁷. Il précise que « La division interne à l'identité doit enfin et surtout être éclairée par la dualité de sa définition même : identité pour soi et identité pour autrui sont à la fois inséparables et liées de façon problématique. Inséparables puisque l'identité pour soi est corrélative d'autrui et de sa reconnaissance : je ne sais jamais qui je suis que dans le regard d'autrui³⁶⁸ ».

Pour établir le rapprochement avec les femmes interrogées dans notre étude, nous constatons la présence de cette dualité chez les femmes créatrices d'entreprises de notre échantillon (notamment celles du groupe constitué par les grossistes intervenant dans le domaine de l'alimentation et les boissons hygiéniques, ainsi que les créatrices intervenant dans le domaine de l'artisanat, précisément dans la couture). Ces deux dimensions sont exprimées à travers la représentation qu'elles se font de leur activité. Quand elles abordent le thème du travail, celui-ci recouvre, à travers les non-dits, une acception à la fois culturelle et subjective.

a- La dimension culturelle du travail

Un trait spécifique à l'Afrique subsaharienne, qui est d'ailleurs repris à travers les textes rassemblés sous le titre de *Civilisation de la femme dans la tradition africaine*, ouvrage publié par la Société Africaine de culture (1972), marque le fait qu'en Afrique et au Congo en particulier, la femme a toujours travaillé. Elle participait au même titre

³⁶⁵ Sainsaulieu (R.) *L'Identité au travail*, Presses de la Fondation Nationale Des Sciences Politiques, 1996, p. 312.

³⁶⁶ Sainsaulieu (R.). *L'identité au travail*, Presses de la Fondation Nationale Des Sciences Politiques, 1996, p. 312.

³⁶⁷ Dubar (C.), *La socialisation : Construction des identités sociales et professionnelles*. Armand Collin 1998.

³⁶⁸ Opus cité, p. 110.

que l'homme à la production. Sara Kaba Lobé dit qu'elle « était une force économique ayant sa place bien définie dans les travaux qui ont trait à la fécondité et au foyer domestiques »³⁶⁹. Dans la société traditionnelle, une femme qui ne travaille pas, qui n'avait pas son propre champ de culture vivrier et qui ne produisait pas son propre manioc, était considérée comme une paresseuse. C'est ce qui explique d'ailleurs le comportement des femmes en ville qui se traduit par une multiplicité d'activités, une débrouillardise à toute épreuve, remarquable aussi bien dans la production maraîchère, dans le micro-commerce que dans la création d'entreprise. Par conséquent, en passant du mode de vie traditionnel à un mode de vie urbain, le travail de la femme ne rompt pas avec la tradition. Dans le monde moderne, ces acteurs sociaux que sont les femmes africaines aux prises avec les difficultés de l'existence, reprennent des éléments de cette tradition pour garder la maîtrise de cette existence. Cette maîtrise passe par le travail, l'exercice d'une activité professionnelle salariée ou non salariée dont l'entrepreneuriat.

A ce propos dans le contexte de la modernité Patricia Paravano fait l'observation suivante :

« A Brazzaville, pratiquement toutes les femmes travaillent. Les unes cultivent des champs situés en banlieue ou des petits lopins en ville. D'autres sont vendeuses au marché, ou tiennent un tablier ; certaines font le ménage chez les Blancs ou dans des foyers fortunés ou bien tricotent, font de la revente... Une minorité de femmes sont fonctionnaires. Celles-ci travaillent dans le centre-ville, dans les bâtiments de la poste, du service des eaux ou de l'électricité, dans les dispensaires. Les horaires de travail contribuent à donner un rythme à la cité. Les quartiers s'égayent à 7 heures du matin et à 14 heures, heures d'ouverture et de fermeture des entreprises et des écoles (selon les rotations hebdomadaires). Puis les membres de la famille qui travaillent se retrouvent à la maison pour le déjeuner. Celui-ci se prend vers 15 heures si c'est la mère de famille (salariée) qui doit elle-même préparer le repas. Toutefois, on trouve très souvent dans ces foyers une domestique ou une jeune membre de la famille pour s'acquitter de ces tâches »³⁷⁰.

La notion de travail la plus valorisée est celle du travail de l'économie moderne, c'est-à-dire le travail salarié, voire celui de la fonction publique. Par conséquent sur le plan individuel la représentation du travail non salarié se traduit à travers un discours plus ou moins subjectif, qui semble parfois ambigu. C. Lalive d'Epinay abordant le thème

³⁶⁹ Kaba Lobé, S. « Situation de la femme dans la société traditionnelle » in *La civilisation de la femme dans la tradition Africaine*, colloque d'Abidjan 3-8 juillet 1972, Paris, Présence Africaine.

³⁷⁰ Paravano (P.) « Les stratégies économiques et sociales des femmes salariées de Brazzaville(Congo) », Exposé n°13 (29mai 1995).

de « la grande transition et des lendemains qui chantent », pour parler des Trente Glorieuses en France ou des *Goldens Sixties* aux États-Unis et au Canada, met en relief la nouvelle culture véhiculée par ces nouveaux contextes sociaux³⁷¹. Cette nouvelle culture s'appuie sur la notion d'épanouissement personnel, balisée par un environnement favorable :

« A monde nouveau, culture nouvelle : la vocation de l'homme n'est pas le travail, mais le bonheur, l'épanouissement personnel. Affirmer cela implique une véritable révolution copernicienne : l'ancienne conception de l'humain avait une base sociale : l'être humain se réalise en assumant la mission dont l'investit la société ; la nouvelle anthropologie a une coloration biopsychologique : l'épanouissement est une affaire individuelle ; il est conçu comme l'heureux développement des dons et talents que porte chaque enfant (...). La notion d'épanouissement personnel renvoie à l'individu, et à lui seul. Alors que la morale du travail a donné naissance à un fort corps de maximes, de catéchismes et autres règles de comportement, la quête de l'épanouissement secrète aujourd'hui une foule de recettes concurrentielles, mais aucune règle partagée. Car c'est à chacun de découvrir ce qui est bon pour lui ».

Cette analyse de Lalive d'Epinay nous montre que l'épanouissement personnel qui s'exprime par le développement des dons et talents ancrés dans chaque individu, fait germer une conception de la notion individuelle du travail. Cette conception qui est présente parmi notre population d'enquête, renferme aussi une dimension subjective que nous retrouvons à travers les analyses des situations vécues par nos femmes entrepreneures, ainsi que M. Crozier et E. Friedberg la définissent.

2- La dimension subjective et de l'acteur

Comme le disent Michel Crozier et Erhard Friedberg dans *L'acteur et le système* : « Même dans des situations de dépendance et de contrainte, non seulement les hommes ne s'adaptent donc pas passivement aux circonstances, mais ils sont capables de jouer sur elles et ils les utilisent beaucoup plus souvent qu'on ne croit de façon active. »³⁷²

« Contre les illusions des théoriciens de la domination et du conditionnement, mais aussi contre les fantasmes de toute-puissance et de simplification qui surgissent constamment chez les hommes d'action, il faut

³⁷¹ Lalive d'Epinay (C.), « Significations et valeurs du travail, de la société industrielle à nos jours » in *Traité De Sociologie Du Travail*. De Coster (M.), Pichault (F.) De Boeck Université, Ouvertures Sociologiques, 1994.

³⁷² Crozier (M.) et Erhard (F.), *L'acteur et le système*, Seuil 1977 nouvel éd 1992, p. 43.

donc affirmer avec force que la conduite humaine ne saurait être assimilée en aucun cas au produit mécanique de l'obéissance ou de la pression des données structurelles. Elle est toujours l'expression et la mise en œuvre d'une liberté, si menue soit-elle. Elle traduit un choix à travers lequel l'acteur se saisit des opportunités qui s'offrent à lui dans le cadre des contraintes qui sont siennes. Elle n'est donc jamais entièrement prévisible car elle n'est pas déterminée mais, au contraire, toujours contingente ».

Cette conduite, chez les femmes entrepreneures, est orientée en fonction du choix de leur domaine d'activité ou métier et se manifeste à travers leurs trajectoires professionnelles sous des formes diverses. L'apprentissage, l'informalité des activités au démarrage et la pluriactivité constituent, pour ces entrepreneures, soit une forme d'entrée dans une activité par l'acquisition de compétence, soit par la débrouillardise. Ces pratiques sont des solutions qui répondent à la sortie ou au refus du salariat dans un contexte d'absence d'industrialisation.

La débrouillardise telle que nous l'évoquons ici est perçue comme une tactique, une opportunité qui permet à la créatrice débutante de démarrer une activité commerciale ou de service. Elle pourrait être assimilée à une activité relevant de l'économie informelle dans la mesure où, comme le mentionnent la plupart de nos créatrices, elles ne s'acquittent pas des frais d'enregistrement à la CFE pour l'obtention d'une carte de commerçante dès le début de l'exercice de ladite activité. Néanmoins, en ce qui concerne notre population d'enquête, cette forme de débrouillardise ne peut en aucun cas être assimilée à des « stratégies de survie » telles que décrites par Touré³⁷³ ou à travers une visibilité misérabiliste représentée par la vente ambulante ou le commerce de « pas de porte ». Il s'agit ici d'une débrouillardise qui marque le point de départ d'une trajectoire qui conduit vers un développement de, ou des activités, favorisé par un accroissement de la clientèle et des ventes ou par un système de démultiplication des activités ou de la pluriactivité. Cette mise au point a toute son importance ici, pour bien montrer que cette communication porte les identités professionnelles des femmes créatrices dans la microentreprise³⁷⁴.

Ce qu'il faut chercher à comprendre, à la lumière des résultats de notre étude, c'est que la valeur travail se décline à travers une conception et des représentations spécifiques aux pays africains. Ces représentations sont liées aux modes d'acquisition

³⁷³ Touré, (A), *Les petits métiers à Abidjan : l'imagination au secours de la « conjoncture »*, Paris, Karthala.

³⁷⁴ Sur les stratégies de débrouillardise des femmes bénéficiaires de micro-crédit, cf. Houda Laroussi, *Micro-crédit et lien social*, thèse de sociologie, Université Paris 5, 2006. De même Houda Laroussi, « Les formes de mobilisation et de participation stratégique des acteurs dans un quartier périphérique de Tunis », in *La mobilisation des acteurs dans l'action publique locale, Au Brésil, en France et en Tunisie*, sous la direction de Pierre Teisserenc, Edition l'Harmattan, Paris, 2006. Cf. aussi, *La débrouille au féminin, stratégies de débrouillardise des femmes de quartiers défavorisés en Tunisie*, Tunis, Edition Enda inter-arabe, 1997.

de compétence, aux formes de rémunération des activités et des formes d'accumulation des rémunérations générées par ces différentes activités.

Nous ne sommes pas dans des sociétés postindustrielles décrites par tous les auteurs que nous venons de citer ; cependant nous subissons les conséquences de la société de consommation par les besoins qu'elle crée et que nous avons adoptés par le biais de la mission civilisatrice. Par conséquent, il faut travailler pour la satisfaction de ces besoins d'où cette lancée de nos promotrices dans une multiplicité d'activités dont la représentation est perçue à travers l'analyse de leur propre discours.

Cette dimension est marquée par la rationalité des choix de chacune de nos enquêtées, à travers leurs motivations et trajectoires. La représentation qu'elles se font de leurs activités, la manière dont elles opèrent leur choix, parlent de leurs activités : tous ces aspects constituent des pistes. Les entretiens que nous avons menés auprès d'elles en sont des illustrations. Nous avons voulu les mettre en scène pour en faire ressortir la dynamique du travail au quotidien (leur va et vient continu entre la réflexion et l'action), et nous en reproduisons ici les extraits sous forme thématique.

3- La signification du travail pour nos enquêtées

a- Le travail : une forme de débrouillardise à la création

Dans ce registre de la débrouillardise Niki, une ancienne salariée des Brasseries du Congo, raconte comment elle a eu l'idée « d'avoir quelque chose » alors qu'elle était encore salariée de la brasserie qui l'employait. Il faut entendre dans cet acte la nécessité d'avoir un « à côté, au cas où... ». C'est une mesure préventive contre une éventuelle perte d'activité.

Oda, restauratrice. Elle emprunte le même vocabulaire pour désigner toutes ces activités « satellites » qui lui assurent un complément de revenus à son salaire de fonctionnaire. Parmi ces activités, le *nganda*, activité pour laquelle elle est détentrice d'une carte de commerçante, a démarré dans l'informel. On a vu dans le parcours d'Oda, au chapitre précédent, qu'elle avait débuté dans l'illégalité, dans l'informel.

« Je suis une fonctionnaire et je me débrouille. Je fais un peu de tout. J'ai un petit *nganda*³⁷⁵, et également une petite alimentation, où je vends un peu de tout : le pain, les boîtes de conserve et je fais de la restauration. Je ne fais pas de profit mais je gagne quand même quelque chose... »

³⁷⁵ *Nganda*, petite buvette où l'on grignote des spécialités.

« J'ai d'abord commencé avec la vente de jus de tangawis³⁷⁶ et la vente de glace et puis voilà, j'ai avancé un peu et donc avec ce peu, je me suis dit, je vais voir ce qu'il faut faire ».

Les expériences retranscrites ici, sur le travail comme forme de débrouillardise, confirment à notre avis la thèse de C. Dubar sur la dualité de l'identité au travail. On s'aperçoit comment ces actrices dans la débrouille, tout en ayant leur idée, s'en réfèrent à l'avis et aux conseils des autres.

b- Le travail vocation ou don, passion ludique

Sous ce thème, nous avons regroupé toutes les enquêtées pour lesquelles leur activité s'est révélée à elle, soit dès le départ, soit comme justification *a posteriori* venant légitimer leur position professionnelle, comme un talent caché ou un penchant de leur personnalité qui les attirait.

Salima, grossiste dans les produits céréaliers et brillante femme d'affaires, ouvre cette brèche en nous faisant part de la représentation qu'elle se fait de sa lancée au plan commercial :

« Pour moi, le commerce, c'est une vocation. Il permet de créer des emplois. Aujourd'hui je vais parler de moi, en qualité de créatrice d'entreprise : j'ai appris par ce biais que nous avons cette vertu de gérer les richesses pour que les nations vivent. J'ai eu une expérience un peu difficile car je n'ai pas fait tous les petits métiers des femmes et j'ai commencé directement avec le négoce ».

Dans ce même registre, Mère Biya, grossiste en boissons ajoute : « *J'ai commencé très jeune à m'exercer à la vente. Pour moi, c'est un don divin qui a orienté mon destin* ».

Rejoignant l'intervenant précédente sur les talents provenant du divin, Diva, coiffeuse renchérit : « *Gagner 30.000 francs par jour, c'est suffisant pour moi... Au lieu d'aller perdre mon temps à étudier à l'université, je préfère gérer ce don que Dieu m'a donné* ».

Par ailleurs, pour Mankilo, une autre de nos couturières, autodidacte, la couture est une passion qui la dévore depuis son enfance et qu'elle a su exprimer d'abord de façon ludique, en faisant des créations pour les poupées avant de s'attaquer à la clientèle du monde réel. Elle raconte :

« Depuis mon enfance, je m'amusais à coudre les morceaux d'étoffe pour les poupées. De là, est née cette passion pour la couture, car je n'ai pas appris

³⁷⁶ Jus de gingembre.

dans une école de couture ni auprès d'un maître tailleur. Au fur et à mesure de la pratique, j'ai pu atteindre le niveau souhaité ».

Quant à Kongolia, restauratrice, dévorée à la fois par la passion de l'art culinaire et celle des contacts humains, a voulu faire un mixte en se déployant dans la restauration. Elle nous confie : *« J'aime faire la cuisine et j'aime bien les contacts humains. Comme ça je retrouve tout en un, d'où l'idée de créer un restaurant. »*

b- Le travail : refus volontaire de l'inactivité

Cette tendance est exprimée par Souza, grossiste dans les produits du cru alimentaire. Sa déclaration est une justification de la réorientation de son activité commerciale. Auparavant, elle était dans la vente du pagne Wax :

« Mais pour l'instant je suis toujours sur l'activité des produits locaux. Parce que j'avais trouvé que j'avais plus rien à faire en tant que femme vertueuse. Rester comme ça à ne rien faire m'était insupportable puisqu'avec les pagnes Wax, je n'avais plus d'activité. Car, beaucoup d'ouest- africains venaient vendre ce produit. Donc, avec les difficultés que j'avais, j'ai pensé qu'il fallait aller vers l'alimentation, faire un peu le haricot, l'arachide parce que ça manquait, surtout que dans nos pays on ne cultive pas, et avec ce que nous cultivons on ne peut pas alimenter tout un peuple ».

Nous avons à travers cette intervention de Souza la preuve de ce trait « besogneux » des femmes congolaises décrit par P. Paravano.

c- Le travail : contrainte ou liberté

Mimi, une grossiste reconvertie dans la vente des boissons hygiéniques, ancienne salariée d'une banque, nous livre sa conception du travail qui oscille entre contrainte et liberté :

« J'ai été licenciée de la BCC où je travaillais depuis quatre ans. Comme j'étais dans une famille qui faisait le commerce, j'ai préféré faire le commerce au lieu d'aller travailler encore... J'aurai mes 50 ans en juillet. Donc il faut que je prépare la retraite. Là, je sais que je ne peux plus faire d'enfants. Pour le travail, je suis encore en train de me battre. Il faut que je fasse quelque chose de bien parce qu'à ma mort, je voudrais laisser les enfants dans de bonnes conditions ».

Ce terme « encore » raisonne comme une contrainte, comme un ras le bol, un besoin de s'aérer, d'aller voir ailleurs et l'autre choix possible c'est la reconversion dans l'activité commerciale, qui est présentée dans le discours en opposition au travail

salarié. On est en droit de se poser la question suivante : pour Mimi, l'activité commerciale n'est-elle pas un travail ? Cela nous renvoie à « quelque chose » qui n'est pas désigné et dont parlent Mia, Niki, Oda parce que cette activité, à leurs yeux, n'est pas du travail. Lorsque Souza parle de son inactivité en martelant sur le « rien à faire », elle ne parle pas de travail non plus. Cette vision nous renvoie à la définition de Laroussi Amri sur l'activité qui met l'accent sur le lien phénoménologique établi entre la société, espace de créativité matriciel et l'énergie qu'une personne dépense pour créer des biens ou des services.

d- Le travail : perfectionnement

A cet effet, Lissala nous confie comment elle a assuré son perfectionnement en démontant les vêtements achetés dans la friperie afin de saisir la manière dont ils avaient été bâtis. Elle nous fait partager cette expérience par ces mots : « *Enseignante de carrière dans l'enseignement technique, j'enseigne les Arts ménagers et les techniques de la coupe. Par ailleurs, j'ai appris la couture à l'école avec d'autres camarades de classe. Comme j'ai voulu persévérer, pour cela, j'achetais les fripes (sola) pour étudier les modèles* ».

Baposa, restauratrice, innove en finançant une formation continue en comptabilité, gestion informatique et en langue anglaise, en vue d'acquérir des compétences pour un meilleur développement de son entreprise, et pour améliorer sa capacité d'accueil de ses clients.

« Oui, je me forme chaque fois pendant quarante-cinq jours, par matière. Et je me suis inscrite depuis trois mois à la Chambre de Commerce. J'ai déjà suivi une grande partie des cours de comptabilité, d'informatique et d'anglais, qui me servent beaucoup pour mon travail. Cela va me permettre de bien gérer mes affaires. L'informatique rend le travail plus dynamique. Parler l'anglais quand on reçoit des étrangers est un avantage qui réduit les barrières frontalières et favorise les échanges, on peut tirer profit d'un tel atout ».

e- Le travail : une œuvre d'art

Cet aspect est évoqué par Fleur, esthéticienne diplômée

Le parcours de Fleur dans les soins esthétiques a été enrichi par des expériences antérieures. « *Je pratique l'art d'embellir la femme. Proprement dit, mon travail consiste à faire des soins esthétiques sur des personnes saines. Je suis installée depuis cinq ans à mon propre compte. J'ai dû travailler auparavant dans les instituts de beauté de la place* ».

Ici le travail est défini comme un art, un art de l'embellissement qui « sculpte » les corps sains. L'esthéticienne intervient comme une artiste dans la phase d'achèvement d'une œuvre d'art.

Le travail : exercice du petit commerce, réponse à l'échec scolaire Ce cas de figure est illustré par Lolo, restauratrice, qui nous fait également partager son expérience d'orientation professionnelle dans l'activité commerciale, suite à son échec scolaire, sans un passage par la case apprentissage. Elle nous confie :

« Je suis la seule fille d'une famille nombreuse de sept enfants. Je n'ai pas suivi mes études correctement parce que ma maman était tout le temps malade. C'est pour cela que je me suis arrêtée seulement en classe de CE2. Donc, étant libre, j'ai préféré exercer le commerce pour trouver des moyens d'aider mes cadets et de m'occuper de l'ensemble de ma famille ».

On s'aperçoit ici que l'apprentissage et le commerce sont des voies d'orientation professionnelle pour lesquelles l'entrée est assez aisée.

f- Travail : un acquis issu de la transmission familiale

La valeur du travail s'inscrit, pour bon nombre d'enquêtées, dans des formes de reproduction sociale et professionnelle. En ce sens, la transmission familiale est représentée dans le domaine de la couture par Chantal et Nelly qui nous déclarent avoir subi l'influence de leurs mères respectives, toutes les deux couturières.

Nelly, qui illustre nos portraits et dont nous avons retranscrit l'intégralité de l'entretien, son ancrage sur ses motivations au départ, constitue un cas illustratif de la transmission familiale. Elle entraîne d'emblée son interlocuteur sur ce terrain : « *L'idée est partie toute seule, puisque ma mère était couturière, donc j'ai hérité de ma mère* ».

De son côté, Chantal, la couturière, dont la mère, Vonvon, une de nos enquêtées, couturière également, soulève le thème de l'héritage familial en ces termes :

« Auparavant, c'est donc maman qui m'a appris la couture et je l'ai commencée en 1989. Au départ, je prenais la couture à la légère. Je travaillais seulement lorsque je voulais. Mais c'est depuis 1997 que j'ai compris que le travail, c'est la vie de l'homme. Je crois que le Congo est un exemple à féliciter dans le domaine de l'artisanat parce qu'il y a l'encadrement. Après mes apprentissages auprès de la maman et de l'ANA, j'ai été obligée de prendre la route seule pour chercher à m'expérimenter et faire mes recherches ».

« Je crée mes propres modèles. Pendant les fêtes, j'ai l'habitude de vendre les robes pour les fillettes et les camisoles. J'ai souvent l'habitude de faire des camisoles et les robes de petits enfants ».

Cette formation ainsi que l'éclatement de la guerre de 1997 vont marquer un changement dans sa vie, lorsqu'elle va devenir adulte. On perçoit chez elle la volonté de tracer sa propre route, en prenant de la distance avec la « couture de maman » et en créant ses propres modèles. Un style de vêtement à elle, qui cible la clientèle enfantine et les jeunes. La valeur travail se manifeste alors pour elle en une reprise en main et une réappropriation personnelle de l'héritage familial.

Dans le domaine des débits de boissons, Mimi, Niki et Joly nous confient être chacune fille de commerçants.

« Mimi : Mon père était vendeur de poisson fumés, ma maman également. C'était leur commerce et nous les y aidions de temps en temps ».

Niki : « Ma mère vendait du poisson d'eau douce au marché Total. Quand j'étais petite, je parlais à l'école et, à chaque vacance, j'allais vendre avec maman. Mon père est un juge coutumier. J'ai ma sœur cadette qui fait aussi du commerce de poisson comme ma maman ».

Au niveau de la restauration, Babosa fait état de son héritage familial qui est générationnel dans la mesure où toutes les femmes de sa famille s'investissent dans ce domaine. « *Chez nous, la restauration est une tradition familiale..., toutes les femmes de la famille sont dans la restauration* ».

En conclusion, nous nous apercevons que, quelles que soient les représentations professionnelles, ces femmes engagées dans les activités de création d'entreprises ont un point commun, à savoir, qu'elles mobilisent les ressources et les compétences nécessaires pour le développement d'un esprit entrepreneurial ; c'est-à-dire une démarche managériale qui combine à la fois l'offre, la gestion et le risque. Ces compétences ne peuvent être que le produit d'une conjonction entre les dons et talents déployés dans le cadre d'un épanouissement individuel comme l'a si bien souligné Lalive d'Epinaï, ainsi qu'une dimension subjective d'acteur telle décrite par Michel Crozier et Erhard Friedberg.

Bibliographie

Balandier, (G.) "Le Travail Non-Salarié dans Les Brazzavilles Noires" in *Le Travail en Afrique Noire*, Présence Africaine, 1952.

Crozier (M.) et Erhard (F.), *L'acteur et le système*, Seuil 1977 nouvel ed 1992.

Dubar (C), Usages sociaux et sociologiques de la notion d'identité, *Education permanente*, n° 128, 1996-3, pp. 37-44.

Dubar (C.), *La socialisation : Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Collin, 1998.

Enda inter-arabe (collectif). *La débrouille au féminin, stratégies de débrouillardise des femmes de quartiers défavorisés en Tunisie*, Tunis, Edition Enda inter-arabe, 1997.

Kaba Lobé, (S.) « Situation de la femme dans la société traditionnelle » in *La civilisation de la femme dans la tradition Africaine*, colloque d'Abidjan 3-8 juillet 1972, Paris, Présence Africaine.

Lalivé d'Epinay (C.), « Significations et valeurs du travail, de la société industrielle à nos jours » in *Traité De Sociologie Du Travail*. De Coster (M.), Pichault (F.) De Boeck Université, Ouvertures Sociologiques, 1994.

Paravano (P.) « Les stratégies économiques et sociales des femmes salariées de Brazzaville(Congo) », Exposé n°13 (29mai 1995).

Ricoeur (P.), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1999.

Ricoeur (P.), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

Saisaulieu (R), *l'Identité au travail*, Presses de la Fondation Nationale Des Sciences Politiques, 1996, p. 312.

Singly (F.de), *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, 1996

Touré, (A), *Les petits métiers à Abidjan : l'imagination au secours de la « conjoncture »*, Paris, Karthala.